

LA BARQUE DE MASAO

ANTOINE CHOPLIN

LA BARQUE DE MASAO

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture de la Région Auvergne-Rhône-Alpes et de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.



© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN : 978-2-283-03866-6

I

Sortie d'usine

Voilà l'ouvrier Masao, dans l'ignorance de ce qui va lui tomber dessus.

C'est une avance légère que nous avons sur lui. Car nous savons, nous, que, pour lui, cette fin de journée ne ressemblera en rien aux autres, aux centaines, aux milliers d'autres qui l'ont précédée. Et de là où nous nous tenons, autant que nous puissions le distinguer, il n'est pas déraisonnable d'imaginer que sa vie en sera drôlement bousculée.

Mais nous n'en sommes pas là.

Il est seize heures quarante-cinq, en ce mardi d'octobre. À l'équipe de jour, il ne reste qu'un quart d'heure de boulot.

Pour Masao, ouvrier rectifieur de première classe, ces derniers instants convoquent invariablement les mêmes gestes. Libérer et remiser avec soin la pièce en travail, compléter le tableau quotidien des tâches réalisées, nettoyer – brosse abrasive, pompe aspirante – les deux redresseuses, frontale et tangentielle, avant de les sécuriser, mettre en veille le système de refroidissement.

La sirène puissante retentit. Masao fait glisser sur sa nuque le casque qui lui couvre les oreilles. Il goûte la sensation de fraîcheur que ça lui procure. Il se lève, pose les mains sur ses hanches, cambre lentement le dos afin de l'assouplir. Il frotte ses paumes au tissu épais de son bleu avant d'attraper son blouson retenu à l'encolure par un clou gainé d'un rebut de mousse. Il y suspend son casque, pousse son tabouret sous le plan de travail et prend le chemin de la sortie.

Avant qu'il l'atteigne, une main s'abat sur son épaule avec une force un peu exagérée.

Alors, mon vieux Masao, cette journée ?

C'est Tadushi et son visage curieusement réjoui, à mi-chemin entre joie véritable et poisseuse condescendance. Ce coup qu'il lui assène presque chaque jour fait désormais partie des rituels dont Masao se passerait volontiers.

Comme ça, répond Masao.

Comme ci ou comme ça ? poursuit Tadushi en lui frappant à nouveau le haut du dos, le regard tourné du côté de la silhouette malingre de Hisoka qui lui emboîte le pas.

Masao reste silencieux.

Ils franchissent la porte du bâtiment et l'éclat de la lumière sur la mer les éblouit.

Ben, à demain alors, lance encore Tadushi en s'éloignant.

C'est ça, fait Masao sans porter la voix.

Il infléchit l'allure. Il promène son regard d'un côté et de l'autre, hume la brise venue du large. La pente légère de la cour l'entraîne vers l'immense portail grillagé qui marque la limite de l'usine. Au nord, les reliefs proches de Tera Island ferment un vaste pan d'horizon. Le bras de mer qui la sépare de l'île de

Naoshima est agité par des courants violents et contradictoires. D'expérience, Masao peut les remarquer sans peine.

Dans le ciel clair, une rampe rectiligne de nuages cumuliformes borde la côte et fait jouer les ombres sur la petite ville de Tamano que l'on peut distinguer dans le lointain.

Il dépasse le portail, s'apprête à s'échapper vers la gauche pour gagner le port et attraper son ferry. La plupart des équipes de jour ont déjà quitté les lieux et ne s'attardent plus que de rares employés, en petits groupes.

Dans la conscience de Masao, la conviction se forge en un instant, dans le sillage immédiat du simple pressentiment. Avant même, sans doute, le premier vrai regard levé vers elle.

Elle se tient là, debout. Les bras croisés, un sac de toile écrue à l'épaule.

Il a stoppé son pas. L'observe sans ciller.

Il ne saurait dire à quoi il finit par la reconnaître pour de bon. Une prestance, une audace,

quelque chose de frondeur dans la posture,
peut-être.

Harumi.

Sa fille, Harumi.

C'est elle qui approche.

Lui demeure immobile, les bras le long des flancs.

Elle approche encore, son sourire est une lueur lointaine. Ils se dévisagent. Lui baisse brièvement les yeux, de temps à autre. Elle s'arrête juste devant lui, puis appose sa tempe contre son épaule. Ils restent ainsi, de longues secondes. Ne remarquent pas les trois ouvriers qui les contournent en plaisantant à voix basse.

Il veut sans doute essayer de prononcer quelque chose, mais les mots s'étranglent dans sa gorge et il ne produit qu'un faible raclement. Ses cheveux à elle volettent par l'effet de la brise et recouvrent par instants une partie de son visage à lui. Il sent son parfum qui se mélange aux senteurs iodées de l'air. Ses mains

enserrent le tissu de son bleu vers le haut des cuisses.

Elle relève doucement la tête. Ils se font face de nouveau. Elle sourit soudain plus franchement.

Alors, c'est là, finit par dire Harumi en balayant les alentours du regard. C'est là que tu travailles.

Il accompagne un moment son coup d'œil vagabond. Confirme d'un signe de tête.

Maintenant, elle lui saisit les mains et se met à les observer. Il se laisse faire. Elle en étudie les paumes, puis les revers. Elle y promène ses doigts dont la blancheur et la finesse offrent un contraste stupéfiant. Les lèvres serrées, elle éloigne enfin ses mains des siennes et il les maintient là où elle les a amenées, à hauteur de poitrine, ouvertes, si bien qu'on pourrait croire qu'il veut lui montrer quelque chose.

Tu m'en veux de ne pas t'avoir averti de ma venue ? demande Harumi.

Non, dit Masao.

Je ne savais pas trop comment te joindre, poursuit Harumi. Je ne sais même pas où tu habites.

T'inquiète pas, fait Masao.

Tu es content de me voir, quand même ? elle demande.

Il tarde à répondre. Avale plusieurs goulées d'air.

Bien sûr, il dit. Il faut juste que je me fasse à l'idée. Que c'est bien toi qui es là. Que c'est bien toi, Harumi, ici, devant l'usine. Pour de vrai. Je crois que j'ai besoin d'un peu de temps, tu comprends.

Elle hausse les épaules et fait un petit bond vers l'arrière.

Ben oui, elle lance joyeusement en levant les bras vers le ciel et en faisant un tour sur elle-même.

Et puis, d'un coup, elle redevient sérieuse. Fait un pas vers lui.

Mais tu es sans doute fatigué. Tu sors juste d'une journée de travail, n'est-ce pas.

Ça va, fait Masao.

C'est dur l'usine ?

Ça va.

Tu t'apprêtais à rentrer chez toi, hasarde Harumi.

Masao hoche la tête.

Si tu préfères on peut seulement rester par là, il dit. Marcher un peu. C'est pas le meilleur endroit, mais je connais quand même un ou deux coins.

Tu habites où ? Ici, sur Naoshima ?

Non. C'est pas possible de se loger ici, à Naoshima. C'est seulement pour les riches et les touristes. Les artistes et tout le petit monde qui va avec. Enfin, du côté sud bien sûr. Côté nord, il n'y a rien d'autre que l'usine.

Alors c'est où, chez toi ?

Masao donne un coup de menton vers le nord.

Tamano, il fait. C'est la petite ville qu'on aperçoit là-bas, sur la côte.

Alors, tu traverses chaque jour ?

Il y a des ferrys pour ça. C'est pas compliqué. Et puis on s'habitue. Tous ceux qui travaillent ici font la même chose. Toi, tu es venue depuis Tamano ?

Non, depuis Teshima.

Teshima ?

Je vais te raconter, dit Harumi. Tu veux bien qu'on rentre chez toi ensemble ?

On peut, bredouille Masao. À moins que tu préfères qu'on se trouve un coin tranquille par ici.

Oui, tu l'as dit, déjà.

Il y aura la mer, les oiseaux et nous. On sera pas dérangés si on veut parler un peu.

Tu ne veux pas me montrer ta maison ? Tu vis avec quelqu'un, peut-être ?

Non. C'est pas ça.

Masao hésite.

C'est seulement qu'elle est pas très grande. En fait, c'est plutôt un appartement. Un petit appartement.

J'aimerais le voir, insiste Harumi. J'aimerais voir l'endroit où tu vis.

En plus, le quartier est bruyant. Et pas très chic.

Ne t'en fais pas. Et puis je ne te demande pas l'hospitalité. J'ai une chambre à l'hôtel, à Teshima.

Ah.

Elle lui prend le bras, ils se mettent en route. Masao marche le buste de guingois, comme s'il voulait garder un regard sur elle, sans pour

autant oser le maintenir dans la direction de son visage.

Comme ça, dit Masao, tu pourras prendre le dernier ferry pour rejoindre Teshima. Il doit y en avoir un vers vingt et une heures.

Harumi dit que ça lui va. Ils traversent une large zone goudronnée bordée sur un côté de plusieurs remorques en stationnement. Juste au-delà, ils atteignent le passage piétonnier qui longe le bras de mer jusqu'au port. Ils marchent face au soleil déjà bas sur l'horizon. Harumi lève le front comme pour s'en inonder le visage au mieux, les paupières closes, le sourire aux lèvres. Parfois, elle se retourne et s'amuse à voix haute de la longueur de leurs ombres.

Masao dit qu'il pourra l'emmener dans un *yatai*, situé à deux rues de chez lui et où les *ramen* sont bons.

Dans le ferry, ils décident de renoncer à la cabine pour rester debout, à la poupe. Le vent fraîchit un peu. Des traces d'écume font, par endroits, un parement argenté à la crête des vagues.

En s'éloignant du port, le ferry dessine derrière lui un sillage lumineux en courbe douce et régulière. Bientôt, avec le contournement de Tera Island, l'usine finit par disparaître presque entièrement à leur vue.

La houle est légère et de peu d'amplitude. Elle semble glisser sous leurs pieds. Ils la regardent s'échapper vers l'arrière.

De nouveau et, cette fois, sans en marquer l'appui, Harumi a approché sa tête de l'épaule de Masao.

Ça fait quatorze ans, Harumi, dit Masao. La dernière fois, c'était il y a quatorze ans.

Elle produit un murmure d'approbation qu'il n'entend peut-être pas.

Et comme le tangage la fait soudain vaciller, en éclatant de rire, elle s'accroche des deux mains au bras de son père.

Après avoir débarqué, ils ont marché sans parler par des ruelles calmes et rectilignes, entre les petites maisons cossues et propres du bord de mer.

Plus loin, au-delà d'une large avenue encombrée de circulation, ils traversent un parc mal

engazonné et hérissé d'érables où de jeunes adolescents jouent au base-ball.

Nous y serons dans cinq minutes, dit Masao.

Dans les pas de Masao, Harumi donne l'impression de flâner, le nez en l'air, le regard libre et mobile.

Ils longent une zone commerciale envahie d'enseignes avant de se faufiler dans une traverse piétonnière. Des hommes seuls ou assemblés par deux ou trois les scrutent tandis qu'ils passent devant eux. L'un d'eux adresse à Masao un signe de tête auquel il répond par une inclination du buste à peine perceptible.

L'immeuble de Masao s'élève sur trois étages dans l'axe de la ruelle.

Il a passé un coup d'éponge sur la table en Formica et ils se sont attablés devant la fenêtre ouverte. Il lui a servi un verre de limonade. Le regard de Harumi n'a fait que balayer les deux pièces de l'appartement. À l'entrée de la chambre, elle a pourtant remarqué, empilés à même le sol, les livres de poésie. Et sur le petit meuble d'encoignure désormais dans son dos,

elle a peut-être aperçu au passage cette photo d'elle enfant, dans son cadre de bois ouvragé.

Depuis la rue, c'est la ville tout entière qui s'immisce en douceur dans le petit espace, ses échos aux textures et aux intensités variables, ses senteurs mêlées.

Tu veux encore de la limonade ?

Elle dit que oui.

Il remplit les deux verres.

Tu vois, fait Masao, tu seras mieux à l'hôtel.

Je suis sûre que la limonade n'y est pas aussi bonne, elle dit en levant son verre.

Ils boivent une gorgée.

Raconte-moi, Harumi. Ce qui t'amène ici. Enfin, à Teshima je veux dire.

Je suis venue travailler.

Ah, souffle Masao. Tu vas faire quoi ? Quelque chose dans l'architecture ?

C'est ça.

Alors tu as pu finir tes études, dit doucement Masao comme s'il pensait à haute voix.

Oui, lance Harumi. Voilà cinq ans que je suis diplômée de l'Université de Kyoto.

Tu es architecte.

Oui.

Masao la fixe un instant, puis baisse les yeux. Son front se rapproche de ses deux mains épaisses en appui sur le bord de la table.

C'est bien. Je suis heureux, Harumi.

Il demeure un moment curieusement prostré, comme s'il venait d'apprendre une grave nouvelle. Sa poitrine se gonfle d'une profonde goulée d'air. Puis une autre. Il se redresse.

Et alors, qu'est-ce que tu vas construire à Teshima ?

Un musée. Enfin une sorte de musée.

Une sorte ? interroge Masao.

Ce sera une œuvre autant qu'un musée. Ou un musée autant qu'une œuvre. Autrement dit, le musée et l'œuvre d'art ne feront qu'une seule et même chose.

Plissements au front de Masao.

Pour le dire encore d'une autre manière, précise Harumi, le musée ne sera consacré qu'à une seule œuvre. Tu pourras entrer dans ce musée comme dans n'importe quel autre, mais tu n'y verras qu'une œuvre unique. Elle sera un peu spéciale parce qu'elle occupera tout l'espace. Et l'espace lui-même aura été imaginé

spécialement pour accueillir cette œuvre. Tu vois ?

Masao semble réfléchir.

C'est une œuvre d'art qui doit valoir le coup pour qu'on lui consacre un musée entier.

Sans doute, oui, dit Harumi avec un sourire malicieux. Même si c'est difficile de s'en rendre compte avant qu'elle existe pour de bon. Disons que c'est une drôle de chose. Très singulière, un peu bizarre même. Et magnifique. Je pourrai t'en parler, si tu veux. L'artiste est une femme. Elle s'appelle Rei Naito.

Alors c'est elle qui a eu l'idée de ça, fait Masao.

Oui.

Et toi là-dedans, tu vas faire quoi ?

Pour ce projet, Rei Naito va collaborer avec un grand architecte que j'ai eu la chance de rencontrer à la fin de mes études. Je vais travailler avec lui. Il s'appelle Ryue Nishizawa. Je serai son assistante.

Ah, souffle Masao. Et c'est un gros chantier ?

Harumi fait la moue.

Plutôt, oui. C'est surtout que la forme du bâtiment sera vraiment particulière.